

Inès Marquan ferma son journal et le remit dans sa cachette. Le soleil se laissait avaler par la rivière furieuse et seule l'extrémité de son jardin bénéficiait encore de quelques pâles rayons. Elle pleura, submergée par sa tristesse impuissante, et, subitement, quitta sa maison. Le chemin le long de cette eau attirante et haïe la conduisait vers la ville. Elle vit alors, à quelques mètres d'elle, une silhouette immobile.

Phylis de la Jatte fixa le corps jeté sur la grève et personne n'osa l'importuner. Seule Amaria la légiste examina en silence la jeune fille aux cheveux noirs allongée nue sur le ventre, les bras tendus, les mains agrippées à une touffe d'herbe. Amaria la retourna et rapprocha son visage du sexe défoncé. Un pieu couvert de sang déjà sec était là, à côté du corps, un chiffon entourant le point de saisie.

Pendant que ses collègues scrutaient le terrain, le jeune inspecteur Baroin avait longé le fleuve, à l'affût de traces de pas sur le sol meuble qui le bordait, là où il débordait. Plusieurs étaient visibles qu'il ferait relever. En parvenant vers un petit bois, il découvrit les habits de la jeune femme : une jupe à fleurs, tirant sur le jaune, un corsage blanc, une culotte noire, des chaussures genre ballerines, oranges. Une mise à nue, un dépouillement. À gauche de la jupe, une petite poche renfermait un porte-feuille. À quel moment le pieu dans le sexe se dit-il ? Il revint vers la scène de crime, dubitatif, des questions plein la tête et remit le portefeuille à la commissaire. Comment s'appelle-t-elle lui demanda Phylis ? Je n'ai pas regardé. Tu pouvais, lui rétorqua Phylis avec un sourire. « Elle s'appelait Inès Marquan et son adresse figurait également sur sa pièce d'identité. »

Olaf et Lucien passèrent la maison au crible. Juste quelques lettres parcourues par Olaf valaient la peine d'être emportées ainsi que l'adresse de son travail. Olaf s'en saisit et les mit dans sa sacoche. Pas d'ordinateur, une télé vieux

modèle, des branchages ramassés à la hâte et mis en vrac dans un pot en métal.

Assise sur le perron de la maison d'Inès, Phylis s'imprégnait des senteurs du soir. Le lilas dominait, puis les roses se frayaient un chemin et donnaient leur parfum un peu après. L'herbe devant le perron était verte et coupée raz, une petite barrière faisait semblant de fermer le jardin et d'empêcher le fleuve d'entrer dans ses moments de colère.

La maison, toute rose, accueillait de plein fouet le soleil couchant. Aucun étage ne venait la rehausser et elle était posée là, calme comme un chat endormi, porteuse de bien-être et trompeuse. Phylis entra de plain-pied dans un grand salon sans chichis. L'horloge sonna vingt heures et le parquet craqua. Les bras dans le dos, elle parcourut du regard les innombrables photos couvrant les murs, comme si Inès avait voulu tenir à l'œil les habitants de sa vie. Différents hommes, les amants des lettres peut-être, et, dans un petit cadre à l'écart, un jeune homme qu'elle tenait par le cou, un grand sourire sur son visage, mais le regard triste. Phylis sortit de leur cadre les photos des hommes et les fourra dans une poche. Elle se contenta de fixer les visages des parents, sans doute, celui, sévère, d'une tante, à en croire la légende, tante Mathilde. Si le besoin s'en faisait sentir, elle reviendrait observer tous ces portraits. Persuadée qu'une femme écrit toujours quelque chose, Phylis chercha un carnet ou un cahier qu'elle finit par trouver sous une latte du parquet. Elle frémit en pensant au pieu dans le sexe. L'assassin était-il sur ces murs ?

Phylis sortit, mal à l'aise, et, à grandes enjambées, rejoignit sa voiture. Elle appela Jérôme, son fiancé, un jeune et brillant avocat au palais pour une plaidoirie. Un grand sourire illumina ses yeux pendant qu'elle composait le texto.

Depuis la maison d'Inès, l'entrée de la ville était morne et triste : une zone industrielle et, au bout d'une petite rue, l'usine Setcom où Inès remplissait des tableaux sur son ordinateur. « Calme et bonne travailleuse lui dit une jeune femme, petite cadre lorgnant sur le haut de l'échelle, à en juger par les regards aguicheurs lancés vers des chefs importants qui passaient par là. Toujours à l'heure, mais souvent triste, ne se livrant à personne, du moins je crois. » Sa voisine de bureau, réservée, pensait qu'elle avait peur, peut être d'un jeune chef qui lui tournait autour. Elle-même avait subi ses avances, mais reconnaissait volontiers qu'Inès était très belle. « Sa peur avait peut-être d'autres causes ? »

Les collègues garçons se contentaient de la regarder par-dessus leur ordinateur, subjugués par sa beauté, mais refroidis par son indifférence. « Ses amants ne sont pas à chercher ici se dit Phylis. Mais alors que faisait-elle après son travail, il avait bien fallu qu'elle les rencontre quelque part ? »

Ce soir là, seule dans son petit appartement, Phylis se plongea dans le carnet d'Inès. Il était de petite taille, avec une couverture de cuir rouge, le mot mort gravé en lettres dorées, un livre précieux que la toute jeune commissaire ouvrit délicatement, étonnée par l'écriture régulière et calme, détachée, résignée.

*Maman m'a donné une gifle tout à l'heure, j'avais osé casser un verre. À dix ans cela ne se fait pas, surtout si le verre est d'un service de cristal. Briser un verre en cristal, c'est comme briser son âme me répéta ma mère hors d'elle-même. Mon père était mort, il m'aurait peut-être comprise*

lui ? J'ai eu envie de tuer ma mère, une envie féroce, mais ce désir s'écrasa sur lui-même, tant je me sentis coupable. Depuis si longtemps le regard de ma mère me tuait à petit feu, stoppait toute velléité de vie. Mon frère ricana, comme d'habitude, persuadé de sa supériorité. À treize ans il était l'orgueil de la maison, l'homme, intouchable, et même ma tante qui ne sortait pas du deuil de son frère lui réservait un visage agréable, ignorant royalement ma présence.

Ma mère n'a pas fêté mes quinze ans, ni mon frère, bien sûr, ni ma tante, ce doit être normal, vu que je n'existe pas. Je m'y habitue d'ailleurs, pourvu que je ne bouge pas, on me fiche la paix. Je n'ai même plus envie de bouger, je n'ose pas aimer, agir, je n'ai même plus envie de tuer ma mère. Il faut dire que les femmes de la famille, les deux femmes, ont su me faire comprendre que l'amour d'un homme n'est qu'un leurre, surtout depuis ce jour où Pierre, notre plus proche voisin, est venu à la maison. Il a mon âge. Ma mère a fait la conversation et j'ai assisté, impuissante et silencieuse, à l'écroulement du garçon qui partit bien vite et ne revint jamais. Tu vois, me dit-elle, il ne tient pas à toi. La perversité à l'état pur. Pourquoi était-elle comme cela ? et moi attaché par la patte ? Je ne comprends toujours pas pourquoi ma mère m'a laissée passer le permis.

Je travaille dans un bureau. Les garçons me font peur et les filles sont gentilles, sans plus. En fait les garçons me regardent en douce, mais je les rebute. Tout le monde me dit que je suis jolie, mais moi je sais que je suis éteinte comme l'ampoule de la rue. Mon frère est parti à la faculté et ma tante lui a donné de l'argent. Moi, le soir de son départ, j'ai marché longtemps, plus que d'habitude et la musique d'un pub m'a attirée. J'ai ouvert la porte doucement, pour voir, et un groupe de garçons et de filles, braillard et pressé d'entrer, m'a propulsé à l'intérieur et j'ai été happée par

*des jeunes déchaînés. L'un d'eux m'a offert un Martini, puis deux. D'abord tétanisée, j'ai ensuite ri, bêtement je crois, mais il s'en fichait, moi aussi. Il m'a caressé les seins et le ventre, ça m'a plu, une première fois surprenante. Une fille l'a appelé. Il a gribouillé alors un numéro dans ma paume puis a filé. J'ai eu subitement envie de sexe et ce fut du sexe déchaîné et hargneux.*

Phylis posa le carnet avec une marque à la page dix-huit.